

Avant toute autre chose, c'est d'abord par le mél qu'Internet est entré dans les bureaux des éditeurs. Petit tour d'horizon des pratiques qui en découlent.

On s'envoie un mél ?

q

uel est le point commun entre Alain Gründ, P-DG des éditions du même nom, Françoise Nyssen, présidente du directoire d'Actes Sud, et Marion Mazauric, fondatrice du Diable Vauvert? Outre qu'ils sont tous trois éditeurs, ils partagent, avec quelques autres de la profession, au demeurant de plus en plus nombreux, le fait de posséder un BlackBerry, ce téléphone portable sophistiqué, de fabrication canadienne, qui peut recevoir tous vos méls, en quelque partie du monde que vous vous trouviez. « Pour une maison comme la nôtre, fondée en 2000, Internet et la messagerie électronique étaient des outils intégrés dans le projet même de départ », souligne Marion Mazauric, qui se définit comme une « utilisatrice monumentale du mél » : « Je suis installée en province, mon attachée de presse et mon graphiste sont à Paris, mon compositeur à l'île Maurice. Nous fonctionnons en réseau. Le mél permet une optimisation du temps de travail et une réactivité immédiate. C'est souple et rapide comme la parole, sauf qu'en plus l'écrit autorise la transmission d'informations, et la transmission de la décision. Par exemple, si je décide d'une réimpression, hop! j'envoie un mél à l'imprimeur, avec le bon de commande en pièce jointe. On gagne une étape. »

Quoique l'héritier d'une maison plus que centenaire, Alain Gründ n'est pas moins enthousiaste : « Voyageant beaucoup, le mél est devenu l'auxiliaire obligé de ma fonc-

tion. C'est un outil de travail fantastique, mais qui amène à une redéfinition des tâches. Ma secrétaire, par exemple, ne tape pratiquement plus aucun courrier. De mon côté, j'ai dû me mettre à la "dactylo". Et bien sûr, le mél vous "poursuit" jusque tard le soir, ou le week-end. Pourtant, j'en suis un utilisateur obligé, mais content. L'information est rapide, continue, et traçable. Je classe beaucoup en mémoire, mais j'imprime peu, du coup, j'économise aussi énormément sur la paperasse. » Plus généralement, le mél est vécu comme « un outil qui facilite la rapidité des échanges avec tous nos correspondants étrangers », comme le souligne Joëlle Losfeld, des éditions du même nom. « On converse avec la terre entière! » renchérit Laure Leroy, la directrice de Zulma, qui cite le cas récent d'un auteur, Barzou Abdourazzoqov, « perdu au fin fond du Tadjikistan » : « Nous avons pu lui organiser des interviews avec des journalistes, par mél, et via l'ambassade de France pour l'interpré-riat. »

Le mél, un véritable assistant. Certains services ont basculé sous la pression extérieure. Ainsi des attaché(e)s de presse : « Voilà déjà quelques années que nous n'avons plus le choix. Les journaux, par exemple, nous réclament les photos de nos auteurs en pièces jointes », explique Anne Procureur, ancienne de Robert Laffont, récemment passée chez Léo Scheer. « Pour le côté pratique et logistique, c'est formidable, renchérit Valérie Taillefer, attachée de





Aux éditions Joëlle Losfeld, rue Saint-André-des-Arts, à Paris.

presse de XO. Nous avons beaucoup moins de difficultés qu'avant à "converser" avec des auteurs étrangers, quand nous sommes séparés par un important décalage horaire. Toutefois, il est difficile de parler à un journaliste d'un livre par mél. L'enthousiasme passera toujours mieux par la voix ou le contact direct, que par l'écrit. Le mél sert donc avant tout à affiner des choses dites au téléphone, à expédier un argumentaire... » A l'occasion, le mél sert aussi « d'assis-

tant », pour pallier le resserrement des effectifs : « Avant, les attachées de presse des grandes maisons disposaient toutes d'une assistante particulière, rappelle Anne Procureur. « C'est de moins en moins vrai... » Alors, l'attachée de presse précise elle-même un rendez-vous par mél, ou commande sur Internet un billet de train ou d'avion pour un auteur, etc.

Le mél, générateur de relations nouvelles. Le mél s'est aussi invité dans la relation au libraire. Ainsi, Antoine Boussin, en prenant il y a six ans la direction commerciale de Grasset, a-t-il très vite voulu mettre sur pied un réseau de courriel avec des libraires : « Le mél était encore presque inconnu dans le service, j'ai donc créé mon fichier de toutes



OLIVIER DION

pièces. Aujourd'hui, il compte plusieurs centaines d'adresses, dont 150 qui "tournent" régulièrement, aussi bien des gros libraires de province, que des petits qui font l'opinion. Je les informe à l'avance de nos programmes, ou je les préviens qu'une sortie importante est avancée ou retardée. J'évite d'abuser du procédé : maintenant que mes confrères s'y sont presque tous mis, les libraires commencent à se plaindre d'être saturés. Trop d'infos tue l'info. Inutile d'importuner les libraires pour les avertir qu'un auteur passe chez Durand, ou qu'on réimprime à 3 000 exemplaires... » Laure Leroy constate, au demeurant, qu'une relation nouvelle s'est installée avec les libraires : « Des vendeurs, des responsables de rayon, nous écrivent pour nous remercier d'un envoi en service de presse, ou pour nous dire qu'ils ont beaucoup apprécié tel livre. Et, bien souvent, ils le font de chez eux, le soir. Parce qu'ils n'ont pas le temps en magasin, ou qu'ils n'ont pas de messagerie à leur nom en leur librairie. C'est un contact nouveau, plus direct, qui semble naturel avec le mél, alors qu'ils ne nous donneraient pas leur téléphone privé, par exemple. »

Autre constat, unanime : « De plus en plus, les manuscrits transitent aussi par courriel. Sauf panne grave de messagerie, c'est moins coûteux, plus rapide et beaucoup plus sûr que la Poste », commente Joëlle Losfeld. « L'inconvénient, c'est qu'on passe davantage de temps devant les imprimantes » Ce qui est de plus en plus vrai pour les éditeurs est désormais monnaie courante chez les agents : « C'est devenu une sorte de nouvelle langue », explique Boris Hoffman, de l'agence Hoffman. « De même qu'il n'est pas pensable de s'installer comme agent si on ne connaît pas l'anglais, de même il n'est plus possible de pratiquer le métier sans adresse mél. » L'avantage ? Plus besoin d'aller porter un gros sac de manuscrits chaque soir à la poste. L'inconvénient ? « Littérairement parlant, c'est un peu un pas en arrière, ajoute Boris Hoffman. Pour bien parler d'un livre, pour bien le juger, j'ai besoin du papier. Mais comme je ne peux pas imprimer cinquante ou cent manuscrits par semaine, je n'imprime que les plus importants, et les autres, je me contente de les parcourir rapidement sur écran. Du coup, certains livres, qui mériteraient peut-être d'être défendus, ont plus de risques d'être ignorés... » Toute médaille a toujours son revers...

DANIEL GARCIA